



Le roi et les merveilles

Jean-Pierre Albert

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Albert. Le roi et les merveilles : A propos de la légende du Prêtre Jean. Cahiers de Littérature Orale, Presses de l'Inalco, 1991, pp.17-45. <halshs-00333220>

HAL Id: halshs-00333220

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00333220>

Submitted on 22 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le roi et les merveilles
A propos de la légende du Prêtre Jean

Dans la seconde moitié du XII^e siècle, l'Europe chrétienne, déjà inquiète du destin des royaumes francs d'Orient, apprend la bonne nouvelle : un roi (un empereur ?) chrétien d'Asie a remporté de grandes victoires sur les Infidèles. Allié naturel des Occidentaux, il pourrait prendre à revers les armées de l'Islam et soulager l'effort de guerre des chrétiens de Rome en Terre sainte. Ce monarque providentiel, c'est le Prêtre Jean. On chercherait en vain le souvenir de ses exploits dans les annales de l'Histoire universelle. Si son portrait s'inspire de figures royales bien réelles – le "roi des rois" d'Abyssinie, tel souverain mongol converti au Nestorianisme – il n'en est pas moins un prince de légende¹.

Qu'il ne fût pas tel qu'il se présente dans le document qui cristallisa la légende -une "lettre" par lui adressée à "l'Empereur de Rome"- la chose est pour nous si évidente que nous avons peine à croire qu'elle ait jamais pu avoir quelque crédit. Il s'agit en effet d'une compilation de merveilles glanées dans les récits de voyage de l'Antiquité et toutes les sources habituelles du genre : histoire naturelle, bestiaires et lapidaires, interprétations millénaristes de l'Apocalypse etc. Et pourtant la *Lettre du Prêtre Jean* connut un succès considérable, si l'on en juge par le nombre des manuscrits en latin et des adaptations en langue vulgaire qui nous sont parvenus. Elle figure encore parmi les premiers textes imprimés à la fin du XV^e siècle, à une époque où la légende avait pris une autre direction : le souverain d'Orient était (re)devenu l'empereur abyssin, et ses richesses supposées devaient susciter désormais des rêveries plus mercantiles que métaphysiques.

La genèse et les effets historiques de cette gigantesque illusion collective constituent en eux-mêmes un objet d'étude passionnant. Je voudrais développer ici un seul aspect de l'énigme : chercher à rendre compte de la crédibilité des documents consacrés au monarque fabuleux, et tout d'abord de la *Lettre* qui consacra sa notoriété en Occident. Il faut pour cela parcourir les réseaux symboliques susceptibles de conforter un désir de croire que le contexte historique explique à suffisance. Cartographier aussi les îlots de certitude qui, étranges pour nous, suffisaient à baliser l'espace indéfini des extrapolations mythologiques qui ourdissent le texte. La piste la plus nette est celle d'une mythologie de l'Orient, région du monde créditée depuis l'Antiquité de toutes les merveilles. Une autre, moins évidente, sera ici explorée : celle d'une symbolique royale capable de faire vaciller le sens du possible. "On ne prête qu'aux riches", dit le proverbe. En matière de prodiges, gageons que l'on prête beaucoup

aux rois et qu'en retour, le roi ne peut exister dans son espace propre, au dessus des simples mortels, que par l'habit miroitant dont on enveloppe sa trop humaine présence.

En bref, il s'agira de voir comment la légende contribue à faire les rois. Ce programme s'appliquerait aussi bien à des rois historiques -nous en rencontrerons au fil de cette étude. Mais la fiction se prête mieux encore à cette approche en ce qu'elle tend aux monarques réels un miroir où apparaissent réalisés les traits fantastiques qu'ils ne pourraient revendiquer que sur un mode plus symbolique ou plus allusif. A la question "Qu'est-ce qu'un roi ?", le conte et la légende apportent ainsi des éléments de réponse qui appartiennent eux aussi à l'histoire, car l'ordre du symbolique est lui aussi bien réel...

Je voudrais enfin, avant d'aborder les textes, justifier la présence, dans une revue de littérature orale, d'une étude exclusivement consacrée à des documents écrits (et donc, en quelque façon, "savants"). Cela pourrait tenir, bien sûr, à la distance temporelle. Mais, en l'espèce, rien ne permet de penser que la légende du Prêtre Jean, au moins dans sa forme développée, reflète une tradition orale préalable. On ne trouve pas non plus, par la suite, de mentions explicites du monarque oriental dans les contes et légendes recueillis par les folkloristes à partir du XIX^e siècle². Et pourtant, il ne s'agit pas d'une création littéraire sans lendemains, à l'usage des seuls lettrés. Les thèmes présents dans la *Lettre*, de même que des réminiscences des bestiaires ou des fables d'Esopé utilisées par les prédicateurs, apparaissent dans les traditions orales européennes. Sans prétendre découvrir leurs *sources*, nous entrerons dans un univers symbolique qui est resté, pour l'essentiel, le leur. Mais surtout, l'analyse de ces textes offrira l'occasion de réfléchir sur le statut et le sens d'un "genre" bien représenté dans les traditions orales : celui de la légende, c'est à dire d'une narration tissée de merveilleux, mais rapportée à des personnages supposés historiques.

1. Les textes

La légende du Prêtre Jean a trouvé, on l'a dit, son expression la plus développée dans une lettre apocryphe dont les premières versions en latin circulent en Europe dès les années 1160. F. Zarncke a donné de ce texte, connu grâce à une centaine de manuscrits comportant de nombreuses variantes, une édition qui me servira ici de référence. L'opuscule offre un canevas auquel les adaptations parfois très libres des siècles suivants resteront, sur l'essentiel, fidèles³. Ne pouvant le citer intégralement, j'en indiquerai tout d'abord les grandes lignes. Trouver un véritable plan n'est guère possible, étant donné la laxité des "rubriques" et leurs chevauchements : la *Lettre* est une compilation assez désordonnée, qui semble avoir accueilli tout ce que l'érudition pouvait offrir de prodiges divers. Et pourtant, cette compilation -comme l'accumulation de miracles stéréotypés dans les vies de saints- n'est pas aveugle : même si chaque

merveille n'est pas en elle-même significative, reste à comprendre la "nécessité" de placer des prodiges dans l'entourage d'un monarque hyperbolique. Des prodiges qui, en outre, ne sont pas choisis au hasard. Si l'idée même de la royauté est bien le fil directeur du texte, il sera possible de repérer les éléments d'une symbolique royale dans des données a priori sans lien - à condition bien sûr qu'elles contribuent à dessiner une représentation cohérente de la royauté idéale.

La *Lettre* débute par des déclarations de bonne volonté à l'égard de "l'Empereur de Rome" et l'affirmation de la nécessaire solidarité de tous les chrétiens, en dépit de leurs divergences doctrinales. On retrouvera au fil du texte des formules analogues, assorties d'allusions plus précises à la croisade. Mais l'essentiel consiste en une auto-présentation du souverain oriental, destinée à témoigner de sa puissance et de sa qualité de parfait chrétien. Une première partie est donc consacrée à la description du royaume. Sont énumérés les animaux (souvent fabuleux) qui s'y trouvent, les peuples, eux-mêmes issus pour la plupart du catalogue plinien des races fantastiques, les curiosités botaniques et minérales : forêts d'aromates, fleuves charriant des monceaux de gemmes, mer de sable agitée de vagues et de marées... Viennent ensuite quelques remarques sur les vertus du gouvernement du prince et les bonnes mœurs de ses sujets -occasion d'exalter les principes d'une royauté chrétienne. Nous apprenons ainsi que le Prêtre Jean multiplie les aumônes, abhorre le mensonge et la vanité, a fait voeu de croisade et multiplie les pèlerinages aux lieux saints de son empire.

Ces indications d'ordre politique débouchent sur la seconde grande section de la *Lettre*, la description des palais et de la cour de l'empereur. Ses résidences regorgent bien sûr de richesses et de prodiges. A signaler ainsi une tour reposant sur une seule colonne, s'élargissant graduellement d'étage en étage jusqu'à en comporter soixante-quatre avant de s'amincir à nouveau pour culminer en une simple piédestal soutenant un miroir magique qui reflète la totalité du royaume et de ses habitants. Je reviendrai plus en détail sur les palais, leurs merveilles et les conditions singulières de leur édification.

L'ensemble du texte, enfin, comporte disséminées des indications rapides sur les façons de faire du monarque et les diverses manifestations de sa puissance, en particulier ses relations avec les juifs, les Infidèles et les peuples mythiques de Gog et Magog. Quant au fond, le Prêtre Jean se présente comme le garant de l'ordre (politique et religieux) du monde oriental - peut-être du monde tout court.

Les deux éditions françaises de la *Lettre* dont je dispose, tout en respectant ce cadre général, ajoutent et retranchent dans la liste des *mirabilia* (en particulier pour ce qui touche aux animaux et aux plantes) et resserrent la partie consacrée aux palais et aux expressions politiques de la puissance du Prince. Elles tendent ainsi à transformer l'ouvrage en un simple recueil de prodiges, sans toutefois renoncer aux appels à la croisade, et la figure d'un roi idéal n'y est pas moins centrale.

Voilà donc pour la *Lettre*. Elle constitue la version la plus complète de la légende du Prêtre Jean, en même temps qu'elle en est la principale source écrite. D'autres textes des XIII^e et XIV^e siècle ajouteront leur pierre à l'édifice, le plus souvent sur le mode de l'allusion : Jean de Mandeville, auteur d'un voyage imaginaire en Terre sainte et dans le lointain Orient ne pouvait manquer de rencontrer le souverain mythique dans ses pérégrinations supposées. Wolfram d'Eschenbach, l'auteur du *Parzival*, le rattache à la lignée orientale des rois du Graal, Jean de Hildesheim en fait, après Otto de Freising, l'héritier des rois Mages évangéliques... Mais l'existence du Prêtre Jean dans un univers qui est celui de la fiction (même si celle-ci est prise pour la réalité) ou de la légende religieuse ne doit pas faire oublier celle qu'il eut aussi dans l'horizon de la géopolitique du temps. Saint-Louis, au dire de Joinville, apprit des ambassadeurs du Grand Mongol le chute de son empire devant les troupes de Gengis Khan, mais c'est encore lui qu'Emmanuel Piloti, dans un projet tardif de reconquête de la Terre sainte, désigne comme l'allié indispensable des Occidentaux ⁴... Je m'en tiendrai ici, pour l'essentiel, à la *Lettre*, qui offre à mon enquête un matériau plus que suffisant.

2. Les rois et les trésors

Parmi les merveilles entourant le Prêtre Jean, les plus évidemment royales sont les trésors : pierres précieuses, tissus, parfums, chefs d'oeuvres de l'architecture ou de l'art magique. Il serait trop long d'énumérer ce que la *Lettre* propose dans ce registre : les richesses fabuleuses évoquées par les contes merveilleux restent en général bien plus modestes ! Certes, la richesse est un aspect de la puissance, et l'on sait bien que les rois historiques n'hésitaient pas à en faire étalage pour affirmer leur pouvoir. Mais il y a plus. Doivent être prises en compte une métaphysique et une économie politique des trésors qui révèle leurs liens avec des figures majeures de la transcendance.

Un pas vers le ciel

Qu'en est-il, tout d'abord, des pierres précieuses ? J'ai montré par ailleurs (J. P. Albert : 1990) comment, à côté des parfums, elles représentent des biens dépassant l'ordre de la simple nature. Suger, dans sa contemplation des trésors de Saint-Denis, se sentait élevé "dans une étrange région de l'univers qui n'existe tout à fait ni dans la boue de la terre ni dans la pureté du Ciel". Cette position éminente tient en particulier à l'affinité des gemmes et de la lumière ou du feu - on trouve ainsi dans les palais du Prêtre Jean des pierres non seulement diaphanes, mais aussi brûlantes et lumineuses. Une logique du sensible associant clarté et hauteur, obscurité et profondeur conduit à placer les gemmes très littéralement au dessus du reste de la création.

Les parfums s'inscrivent dans un système symbolique analogue. Ils ont bien sûr leur place dans le palais du Prêtre Jean. Une lampe alimentée de baume -le baume de Judée

est considéré au Moyen Age comme l'un des parfums les plus précieux - brûle en permanence dans sa chambre. Ses terres enfin sont riches en essences aromatiques : forêts de poivriers, arbre de vie produisant du baume, fontaine "qui retient en elle la saveur de toutes les épices"... Cette fontaine "est à moins de trois jours de marche du paradis d'où Adam fut expulsé" : à n'en pas douter, les Etats du Prêtre Jean sont eux-mêmes une version approchée du paradis terrestre que le Moyen Age, ne l'oublions pas, situait entre ciel et terre, au sommet d'une montagne touchant l'orbite de la lune.

Economie royale

La possession de ces trésors suffit à placer le Prêtre Jean au-dessus des simples mortels. Les modalités singulières de leur circulation produisent le même résultat. Les plus précieux d'entre eux sont réservés au souverain : lorsque ses sujets ont extrait des gemmes, ils ne peuvent les vendre à quiconque sans les lui avoir au préalable proposées. Selon Jourdain de Séverac, les escarboucles prélevées sur le crâne des dragons au terme d'une quête périlleuse lui reviennent de droit (1839 : 56). En retour, le souverain sait se montrer prodigue : "A notre table mangent chaque jour trente mille hommes, sans compter ceux qui entrent et qui sortent. Et tous ces hommes reçoivent certains jours des offrandes de notre chambre, aussi bien en chevaux qu'en autres richesses." A l'Empereur de Rome, destinataire supposé de la lettre, il écrit : "Si tu veux venir auprès de Notre Souveraineté, nous te rendrons plus grand et plus digne de notre maison et tu profiteras de notre abondance ; et quand tu voudras t'en retourner chez toi, tu rentreras chargé des biens qui abondent ici."

Ce double mouvement de concentration des richesses les plus valorisées et de redistribution caractérise bien l'économie des transactions royales. Au lieu de l'horizontalité des échanges, nous trouvons d'un côté une obligation de donner au roi qui semble fondée sur la simple convenance entre sa position éminente et l'éminence du trésor, de l'autre une libéralité plaçant ses bénéficiaires en position d'éternels débiteurs. Ce schéma reproduit assez exactement le comportement "économique" adapté aux relations des hommes à Dieu. Comme l'a paradigmatiquement montré la Madeleine en versant son onguent précieux sur les pieds de Jésus, il convient de donner à Dieu sans réserve les biens les plus hauts, même si aucun trésor de ce monde n'égale les grâces qu'il peut libéralement accorder aux humains.

Il résulte enfin de ce double impératif que certains biens exceptionnellement précieux ne peuvent circuler qu'entre rois ou autres grands personnages, en particulier des chefs religieux. Tel est en particulier le cas du chrême (en fait confondu avec le baume), dont une des versions en français de la *Lettre* affirme que, produit par l'arbre de vie sur les terres du Prêtre Jean, il est par lui offert aux patriarches de saint Thomas et de Jérusalem -ce dernier en faisant ensuite parvenir au pape (P. Jannet ed., 1853 : 207-

208). Certains récits de voyage en Orient ou de pèlerinage en Terre sainte signalent, quant à eux, que le baume récolté sous l'autorité du sultan d'Égypte est envoyé en présent au Prêtre Jean et à d'autres grands princes. Ajoutons enfin que Frédéric II "passait non seulement pour avoir reçu des pierres merveilleuses de Prêtre-Jean, mais aussi pour posséder les fabuleuses pierres précieuses de la couronne du dragon babylonien, trouvées par un pêcheur qui les lui auraient apportées" (Kantorowicz, 1987 : 327-328).

Ces transactions imaginaires éclairent sans nul doute les pratiques bien réelles des anciens rois en manifestant, mieux que la réalité elle-même, leurs enjeux symboliques. Il faudrait citer encore, parmi les biens hautement valorisés susceptibles de circuler de la même manière, les reliques des saints et, plus précieuses encore, celles de la Passion. Rien de plus commun en effet, dans la légende des grands souverains chrétiens -Constantin, Héraclius, Charlemagne- que la mention des reliques qu'ils ont eu en leur possession avant de les offrir à un autre prince ou à une église. Cela reflète bien, en l'embellissant, la réalité. On peut s'étonner que les textes consacrés au Prêtre Jean soient aussi discrets en la matière, la seule relique qu'ils signalent étant le corps de saint Thomas l'Apôtre. Cette absence est peut-être symptomatique des liens très singuliers que le monarque imaginaire entretient avec le champ du religieux. Je reviendrai sur ce point.

Sous les deux aspects de la valeur métaphysique attachée à leur substance et de leur "gestion" royale, les trésors se trouvent ainsi à leur place auprès des rois, et ils sont bien plus qu'un signe de puissance. Si la *Lettre du Prêtre Jean* est, comme je le suppose, centrée sur le portrait d'un monarque idéal, on comprend leur importance démesurée dans le texte : la vraisemblance est fort malmenée lorsqu'il est question d'escarboucles grosses comme des cruches et d'escaliers d'améthyste, de jaspe et de sardoine. Elle demeure pourtant à un autre niveau : dans la "convenance" entre les plus grands trésors et la figure du plus grand roi du monde. Un roi qui est peut-être, tout simplement, *le* roi du monde.

3. Un règne universel

Nous avons déjà entrevu la position éminente du monarque mythique et ses prétentions à être le plus grand des rois. A cette place par nécessité unique répond logiquement l'unité de l'espace sur lequel porte son pouvoir : un espace qui doit se confondre avec la *facies totius universi*. Cette idée est, me semble-t-il, l'une des clés de la composition de la *Lettre*, par-delà l'aspect hétéroclite que ne peut manquer de revêtir une compilation de *mirabilia*. Je développerai donc quelques exemples significatifs

d'une stratégie de l'allusion particulièrement apte à déployer de façon très polymorphe cet aspect de la symbolique royale.

Le monde en abrégé

On retrouve dans les terres du Prêtre Jean bon nombre de créatures merveilleuses issues des bestiaires et autres "livres des monstres" : animaux exotiques (éléphants, dromadaires, hippopotames, crocodiles) que l'incertitude des témoignages a fait verser dans le fantastique, bêtes plus nettement monstrueuses, telles des boeufs à sept cornes, lions blancs, lamies, griffons. Sur ses terres vivent "presque toutes les espèces d'animaux qui sont sous le ciel", précise le souverain au terme d'une énumération de vingt-huit sortes de créatures plus ou moins fabuleuses. Cette richesse zoologique correspond à l'étendue du royaume ("les trois Indes") et donc à sa puissance, mais elle signifie aussi bien autre chose : la partie du monde sur laquelle règne le Prêtre Jean tend à se confondre avec sa totalité. En outre, cette insistance sur le monde animal, avec en complément un riche catalogue de races humaines monstrueuses (cynocéphales, pygmées, sagittaires, acéphales...) donne une dimension d'universalité au pouvoir du souverain : il règne bien sur la totalité de la création, comme Adam dans le jardin d'Eden. L'image d'un souverain régnant sur tous les animaux du monde pourrait nous sembler malgré tout incongrue si nous ne savions que, quelques décennies après la rédaction de la Lettre, l'Empereur Frédéric II ne manquait jamais, au cours de ses nombreux changements de résidence dans la péninsule italienne, de faire suivre sa ménagerie (E. Kantorowitz, 1987 : 330-331). Et, de fait, suggérer que les animaux sont soumis à un roi revient à rapprocher celui-ci de Dieu.

De façon indirecte, le pouvoir du souverain mythique concerne enfin les éléments eux-mêmes : il dispose, nous dit-on, de cinq pierres magiques dont l'une produit, dans la nuit, de la lumière à dix lieux à la ronde, l'autre autant d'obscurité en plein jour ; les trois dernières sont respectivement capables d'engendrer du froid, une chaleur excessive et une température moyenne. Une autre série de cinq pierres assure des pouvoirs tout aussi merveilleux : deux d'entre elles transforment l'eau en lait et en vin, deux autres permettent de prendre les poissons et les animaux terrestres, la cinquième engendre un feu inextinguible que le Prêtre Jean envoie, en cas de besoin, sur ses ennemis.

Les miroirs de la royauté

Signifier l'universalité du pouvoir n'est pas le seul objectif de l'encyclopédie fantastique déployée dans la *Lettre*. Parmi les merveilles de la nature mentionnées, il en est qui font plus directement écho à la position singulière d'un souverain. En premier lieu, le phénix, oiseau royal dont l'unicité répond à celle du monarque. Une version française de la *Lettre* lui donne un double encore plus significatif :

"Item sachez que nous avons une autre manière de oyseaulx, lesquels ont seigneurie sur les aultres oyseaulx du monde, et ont couleur de feu, et leurs esles sont trenchentes comme rasoirs, et sont appelez Yllerions, et en tout le monde n'en a fors que deux, et vivent l'espace de soixante ans, et puis s'en vont noier en la mer. Toutesfoys, ilz pondent premier, et couvent deux ou trois eufs, lesquels ils couvent l'espace de quarante jours, et puis escluent et deviennent petits oyseaulx. Et adonc les grans, c'estassavoir pere et mere, s'en partent et s'en vont noier en la mer, comme dit est ; et tous les oyseaulx qui adoncques les rencontrent leur font compaignie jusques à la mer, et ne se partent point de eux jusques à tant qu'ilz soient noiez ; et quand ilz sont noiez, ils retournent et viennent aux petits oyseaulx, et les nourrissent jusques à tant qu'ilz soient grans et qu'ilz puissent voler et leur vie pourchasser (P. Jannet ed., 1853 : 197-198)."

N'est-ce pas là, transposé chez les oiseaux, un tableau idéal de l'autorité souveraine, en même temps que l'expression la plus parfaite de sa continuité ? Que ce modèle soit emprunté au monde des oiseaux n'est pas non plus sans signification. Outre qu'il est souvent tenu, comme l'a noté C. Lévi-Strauss, pour "une société humaine métaphorique" (1962 : 271), il a avec la royauté une relation plus essentielle. La fauconnerie, dont on rapporte l'invention à Judas Macchabée -une figure valorisée du chef de guerre accomplissant l'oeuvre de Dieu- est très clairement marquée comme noble et même royale : témoin, une fois encore, la passion de Frédéric II pour cet art ⁵.

Pour revenir enfin aux monstres, leur accumulation dans le texte n'est peut-être pas étrangère à la symbolique royale. Par son statut de mixte ou d'être des frontières, le monstre pourrait désigner paradoxalement cet "entre-deux", par delà la simple nature, qui est aussi la place des rois. Le monstre rejoint ainsi la merveille – au sens positif du terme –, le trésor. L'exemple de l'amiante traduit bien cette convergence :

"Dans une autre province, près de la zone torride, il y a des vers que nous appelons salamandres en notre langue. Ces vers ne peuvent vivre que dans le feu et ils font autour d'eux une pellicule, comme les vers à soie. Cette pellicule est travaillée avec soin par les femmes de notre palais et l'on en fait des vêtements et des étoffes pour l'usage de Notre Excellence. Ces étoffes ne se lavent que dans un grand feu."

A partir de la singularité d'une fibre textile incombustible, le texte fabrique d'abord une merveille, en adaptant la mythologie de la salamandre, puis un trésor, en faisant du Prêtre Jean l'unique possesseur de l'étrange tissu. En même temps, l'anomalie constituée par des vêtements qu'on "lave" en les jetant dans le feu semblant convenir à la position tout aussi anormale du souverain. Il y a là un dispositif symbolique sans doute assez général, qui permet de comprendre pourquoi les rois historiques ont eu soin de s'entourer de "curiosités", de productions rares ou monstrueuses de la nature et de l'art. Telle est du moins une des clés de l'étrange composition de la *Lettre*, à mi-chemin entre la forme de l'utopie et celle du catalogue de merveilles.

Une royauté cosmique

L'empire du Prêtre Jean a peut-être des frontières plus larges que celles de l'*orbis terrarum*. C'est du moins ce que suggère la description de ses deux palais, et plus particulièrement celle de son "palais univers". Celui-ci, précise la *Lettre*, fut construit par le père du Prêtre Jean, au nom révélateur de Quasideus, à la suite d'un songe où en fut dicté le plan :

"Le lendemain, Quasideus mon père, effrayé d'une telle vision, se leva et entreprit de faire construire le palais, dans lequel il n'y a d'autres matériaux que des pierres précieuses et du meilleur or liquide en guise de ciment. Le ciel du palais, c'est à dire le toit, est fait des saphirs les plus lumineux et les topazes les plus clairs sont disposés de place en place, en sorte que les saphirs sont à la semblance du ciel le plus pur et que les topazes illuminent ce palais à la manière des étoiles. Le pavement est fait de grandes tables de cristal. Il n'y a dans ce palais aucune chambre ni aucune division. Cinquante colonnes de l'or le plus pur sont disposées à l'intérieur le long des murs [...]. Chacune a à son sommet une escarboucle si grosse qu'elle est comme une grande amphore, dont le palais est illuminé comme le monde est illuminé par le soleil."

Ce thème du palais cosmique n'a rien d'unique. On le trouve plusieurs fois dans les légendes religieuses, associé aux projets sacrilèges de souverains - Nemrod, Chosroës-coupables d'avoir voulu égaler Dieu et bientôt punis de leur audace. Rien de tel chez le Prêtre Jean, toujours présenté comme un chrétien exemplaire. Comment un roi terrestre peut-il ainsi mimer impunément le roi céleste? Tel est bien le problème que pose globalement la rencontre du christianisme avec des modes de pensée admettant le caractère sinon divin, du moins sacré, de la personne royale.

Le lien du Prêtre Jean avec l'ordre du cosmos se retrouve encore dans l'organisation du service dans son autre palais, sa résidence habituelle :

"Chaque mois, nous sommes servi à table par sept rois, chacun selon son rang, par soixante-douze ducs et trois cent soixante-cinq comtes, sans compter ceux qui sont affectés aux divers offices de notre cour. A notre table mangent chaque jour douze archevêques à droite et vingt évêques à gauche (...). Chacun d'eux revient chaque mois chez lui à tour de rôle. Les autres restent toujours à nos côtés. Des abbés, en effet, selon le nombre des jours de l'année, servent pour nous la messe dans notre chapelle, chaque mois ils reviennent sur leurs terres, mais d'autres de la même façon retournent pour chaque calende à l'office de la chapelle."

L'étiquette royale épouse ainsi les grandes scansion du temps cosmique, dont on retrouve tous les cycles supposés naturels associés au nombre des serviteurs. Ces rotations soigneusement réglées évoquent encore, autour d'un souverain immobile,

celles du ciel : sept rois comme il y sept planètes ; douze archevêques comme les douze constellations zodiacales...

Il n'est pas besoin, en vérité, d'interpréter le texte pour y découvrir les prétentions du Prêtre Jean à une royauté universelle : celles-ci sont tout à fait explicites. "Nous sommes le Seigneur de ceux qui règnent sur la terre entière", affirme-t-il. Il règne effectivement sur soixante-douze rois, d'autres encore lui paient tribut, mais son titre même de "*rex regum et dominus dominantium*" marque mieux l'étendue véritable de son pouvoir : en droit, sinon en fait, il est le roi du monde. N'est-ce pas là, comme l'exprime d'ailleurs son titre appliqué à Dieu lui-même dans l'*Apocalypse*, une position réellement divine ?

4. Dieu et le roi

Que le titulaire légitime du pouvoir politique soit en quelque façon plus qu'humain, cela représente peut-être une des exigences fonctionnelles les plus centrales de l'ordre social, même si elle est aussi la plus déroutante pour un esprit laïque attaché aux valeurs de la démocratie. Rousseau lui-même cite dans *Du Contrat social* -et d'une manière qui n'est pas simplement ironique- le "mot de Caligula" :

"Comme un pâtre est d'une nature supérieure à celle de son troupeau, les pasteurs d'hommes, qui sont leurs chefs, sont aussi d'une nature supérieure à celle de leurs peuples. Ainsi raisonnait, au rapport de Philon, l'empereur Caligula ; concluant assez bien de cette analogie que les rois étaient des dieux, ou que les peuples étaient des bêtes."

S'il n'est un dieu, le roi doit être "sacré". Nous connaissons les moyens de l'accès à ce statut ambivalent dans les sociétés africaines. Peut-on trouver des formules analogues dans l'Europe médiévale ? La religion chrétienne semble incompatible avec toute forme de divinisation des rois. Elle doit en outre, si elle concède aux souverains quelque sacralité, la définir dans ses termes à elle : ceux du sacerdoce. Mais la dualité des pouvoirs temporel et spirituel demeure et, de façon générale, l'Eglise de Rome s'est refusée à considérer les rois comme des prêtres. S'il a existé, comme on le dit souvent, une "religion royale", elle n'était donc pas très catholique ⁶...

Et pourtant, rien n'est plus commun, dans l'interminable éloge des princes accumulé au cours des siècles par les "théoriciens" de la royauté (souvent membres du haut clergé) comme dans les grands rituels royaux (couronnement, lits de justice, entrées) que le rapprochement du souverain et du Christ. Simple tolérance de l'Eglise ou révélation d'une vérité plus essentielle des rapports entre christianisme et pouvoir politique ? Je ne prétends pas, bien entendu, aller bien loin ici dans la solution de ce problème. Du moins la légende du Prêtre Jean, justement parce qu'elle évoque une

royauté à la fois fictive et idéale, permet-elle de réfléchir sur la mise en oeuvre des signes aptes à affirmer la sacralité d'un roi chrétien et sur les ambiguïtés qui en résultent.

Les vertus du souverain

Aux yeux des hommes du Moyen Age, le Prêtre Jean, pour constituer un parfait modèle royal, ne pouvait qu'être un parfait chrétien. Aussi la *Lettre* est-elle prodigue en notations sur son respect exemplaire des obligations religieuses : offices quotidiens, pèlerinages, devoir de croisade. Cela s'étend encore aux vertus morales : le prince est juste, chaste, humble et charitable... Mais ce tableau conventionnel, en mettant en avant l'image d'un souverain *chrétien*, n'exprime pas encore assez nettement les vertus proprement *royales* du personnage, celles qui touchent au caractère presque surnaturel de son office.

Pour compléter ce portrait, il faut prendre en compte d'autres éléments, plus caractéristiques de la royauté en tant que telle. Ainsi, ce qui touche à la guerre : le Prêtre Jean, dont on signale les nombreuses campagnes face à des peuples plus ou moins inquiétants, apparaît comme un éternel vainqueur. La victoire devient un attribut de la souveraineté éminente qui est la sienne : s'il est légitimement roi des rois, il est victorieux par essence, sa supériorité militaire étant un signe d'élection divine. On comprend aussi que sa puissance se mette au service de Dieu. La *Lettre* mentionne ses victoires sur les Infidèles ou les païens et la subordination dans laquelle il tient les juifs. Le plus significatif à cet égard est le rôle qui lui est prêté dans la contention des peuples de Gog et Magog – troupes de l'Antéchrist considérées comme issues des dix tribus perdues d'Israël. Cela suffit à suggérer qu'un antijudaïsme militant pourrait être une vertu typique du souverain chrétien. Surtout, le pouvoir du grand prince se trouve ainsi rattaché à un enjeu d'ordre eschatologique : il s'inscrit de façon essentielle dans l'histoire du salut. Est-ce à dire que la royauté du Prêtre Jean n'est qu'une métaphore de la volonté divine et qu'elle est dépourvue d'assises simplement terrestres ? Ce serait oublier cette *médiation* nécessaire qui définit précisément le rôle des rois chrétiens.

La magie du pouvoir

On est surpris, à lire le texte, de l'importance accordée à la description de procédés ou dispositifs magiques : table ou gril nourrissant tout seuls les convives, miroir reflétant les éventuelles conspirations, pierres susceptibles de redoutables emplois militaires... Le terme de magie est en vérité assez inadéquat pour rendre compte de ces prodiges : en conformité avec l'esprit des lapidaires, sources de plusieurs de ces merveilles, le texte insiste plutôt sur l'exploitation des propriétés simplement naturelles des substances. Ainsi, le palais-univers est-il, moins qu'un lieu de miracles, celui de la

captation des propriétés secrètes d'une eau primordiale, des gemmes et des parfums. La longévité prodigieuse que le Prêtre Jean acquiert en y séjournant (une quasi-immortalité) semble donc un produit de la nature plus qu'un effet singulier de la volonté divine.

Tout cela, pourtant, est bien de l'ordre du merveilleux : un merveilleux qui correspond, une fois encore, au dépassement de la simple nature caractéristique de la position royale ? Cette hypothèse invite à tenter une interprétation politique de ces prodiges. Que nous disent en effet les "machines" du Prêtre Jean ? Qu'un roi sait tout, qu'il peut nourrir inépuisablement son peuple et le protéger de ses ennemis, qu'il ne meurt pas. Il s'agit bien là de caractères ou d'objectifs idéaux du pouvoir politique. D'allusions aussi à la puissance divine. Mais le Prêtre Jean -il le rappelle lui-même- n'est pas Dieu et ne veut être considéré comme tel : il reproche même à "l'Empereur de Rome" d'être tenu pour divin par ses sujets.

Non sans ambiguïtés, les auteurs de la *Lettre* semblent donc avoir choisi le registre du merveilleux, et non celui du miraculeux⁷, pour exprimer la transcendance (le caractère surhumain) du pouvoir d'un prince de légende. Ils s'inspiraient peut-être en cela de pratiques royales bien réelles destinées à *faire exister*, dans l'espace du rituel, l'univers des prodiges : telles ces fontaines donnant du vin, distributions emphatiques de nourriture, machineries et décors de théâtre dont s'entouraient les fêtes de couronnement et autres réjouissances offertes par les rois. Telles aussi les fictions cérémonielles destinées à exprimer la survie du roi lors des interrègnes⁸. Tout se passe comme si, dans l'entourage du Prêtre Jean, l'ordre du symbolique prenait une réalité substantielle, comme si les signes devenaient des choses. N'est-ce pas là la formule générale du rapport de la légende à la réalité ?

Mais si la légende contribue à donner corps à un *merveilleux royal* qu'impose la simple représentation idéalisée de la royauté, elle n'en emprunte pas moins ses références en matière de sacralité au christianisme, du moins à une perception religieuse de la fonction royale. Il est difficile de décider si, en dépit de son nom, le Prêtre Jean a véritablement un statut sacerdotal, statut qui, eu égard à sa position politique, devrait être analogue à celui du pape. La *Lettre* insiste plutôt sur le maintien d'une dualité entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel - ce dernier étant incarné, à côté de l'empereur, par le "patriarche de saint Thomas". De fait, l'union des deux pouvoirs, si elle existe malgré tout en la personne du Prêtre Jean, s'exprime dans des termes qui ne sont pas ceux du prêtre-roi : il s'agit plutôt d'une *Christomimesis* qui, selon le mécanisme déjà relevé (la réalisation des symboles), tend à identifier le souverain à un Christ dont est surtout retenue la dimension *royale* ou même *impériale*.

La place du Christ

La *Lettre* nous livre avec force détails le contenu du songe de Quasideus, le père du Prêtre Jean. La voix qu'il entend commence ainsi son discours prophétique :

"Fais un palais pour le fils qui va naître de toi, qui sera roi des rois terrestres et seigneur de ceux qui règnent sur la terre entière. Ce palais recevra de Dieu une grâce telle qu'ici personne n'aura jamais faim, ne souffrira de maladie, ne pourra mourir, vivant à l'intérieur, à partir du jour où il sera rentré. (...) Il y naîtra encore une fontaine plus succulente et odorante que toute autre, qui ne sortira pas du palais mais, du coin où elle naîtra, le traversera en direction de l'angle opposé. Là, la terre la recevra et, sous terre, elle reviendra à sa source comme le soleil revient sous terre de l'Occident vers l'Orient. Elle prendra dans la bouche de celui qui la goûtera la saveur de ce qu'il désirera manger ou boire. Et le palais se remplira d'autant de parfums que si toutes les espèces de pigments, d'aromates et d'onguents y étaient pilées et remuées, et de plus de parfums encore."

Nous savons par ailleurs que, sur la terre du Prêtre Jean pousse, entouré d'innombrables essences aromatiques, l'arbre de vie. Citons encore les pierres précieuses dont sont faits les murs du palais, la lumière permanente qui y règne, le dispositif qui en interdit l'entrée aux porteurs de poisons, le discrédit dont sont frappés les menteurs ...

Arbre de vie, fontaine dans un édifice dont les "murs sont en pierres précieuses" et dont l'accès est interdit aux menteurs, séjour d'immortalité échappant à la succession du jour et de la nuit : on aura reconnu, à peine transposée, la description de la Jérusalem céleste du chapitre XXI de l'*Apocalypse*. Notons enfin que le royaume du Père semble ouvert au règne du fils, dans un dispositif généalogique ne comportant que deux degrés. C'est dire que le Prêtre Jean est assimilé au Christ glorieux de la fin des temps. Et comme lui en effet, il est un dernier roi, sans descendance possible puisqu'il dispose des moyens d'être immortel. Sa vie, son royaume lui-même, multiplient les défis au temps qui passe. L'existence du monarque, dont on a déjà signalé l'invariable étiquette, est marquée d'échéances cycliques : pèlerinages annuels, séjours à date fixe dans le palais-univers, rencontre planifiée des épouses. Les rivières, dont l'eau s'est parfois convertie en un flot de gemmes, répètent indéfiniment les intermittences hebdomadaires de leur flux. Partout, la pierre inaltérable, l'aromate imputrescible, l'ombre du phénix immortel : nous ne sommes plus dans le temps, mais dans l'éternité. La vie du Prêtre Jean, telle que la suggère la *Lettre*, est faite de rituels toujours recommencés, auxquels la nature elle-même fournit un cadre qui reflète leur sens : tout n'est que manifestation sensible des attributs d'une puissance empreinte de sacralité.

Il suffit de lire le chapitre IV de l'*Apocalypse* pour voir se rencontrer un rituel royal et une image de l'éternité figurée par la répétition indéfinie d'une même séquence de gestes de respect ou d'adoration (un chapitre auquel nous devons bien sûr les

représentations du Christ en gloire, mais aussi celle de l'empereur Othon III dans l'Evangilaire d'Aquisgrana ⁹). Et c'est bien ce Christ impérial qu'incarne le Prêtre Jean. Non le Père, mais le Fils, Homme-Dieu pour l'éternité, désignant ainsi l'espace intermédiaire qui est aussi celui du plus grand des rois. Il est à cet égard significatif que, dans sa forme la plus achevée, une mythologie royale débouche sur une image de l'empire : c'est que la place du Christ est unique. Seule par conséquent une entité politique comportant dans sa définition cette exigence d'unicité peut en toute rigueur lui correspondre. Il y a sans doute là une contrainte symbolique des stratégies royales de sacralisation dont il faudrait mesurer tous les effets sur les pratiques des souverains historiques.

Conclusion

Il est difficile d'épuiser les significations de la mythologie du Prêtre Jean. Assez limitée dans ses expressions, puisque nous ne disposons que d'un nombre restreint de sources concentrées sur une période plutôt brève, elle n'en est pas moins foisonnante dans ses consonances avec les innombrables questions que pouvaient se poser sur leurs rois et leur dieu les hommes du Moyen Age finissant. En privilégiant les éléments d'une mythologie royale, j'ai pu repérer des contraintes symboliques dépassant les limites strictes d'un contexte historique. Cela m'a peut-être conduit du même coup à négliger des effets de sens plus circonstanciels. Par exemple, ce qui touche à la dimension eschatologique d'un "dernier empereur", empereur de la fin des temps, relève sans doute d'un contexte fortement marqué par le millénarisme. Mais ne faut-il pas aller plus loin ? L'image accomplie d'un Empire n'implique-t-elle pas une quasi-éternité ? Hitler lui aussi parlait d'un *Reich* de mille ans... Cela, en dehors de toute référence religieuse, a bel et bien un sens politique : mille ans, c'est tellement plus que la durée de la vie humaine ! A quoi bon vouloir changer ce qui est fait pour demeurer ? Les philosophes ont le plus souvent posé le problème de la légitimité du pouvoir politique en se tournant vers son origine. Il faudrait aussi remarquer combien l'impossibilité de se représenter un terme contribue à légitimer (au moins de façon idéologique) le pouvoir en place.

L'exclusion du changement explique encore le thème de l'immortalité du roi. Si celui-ci "ne meurt point", selon les juristes du XVI^e siècle, ce ne peut être qu'en un sens métaphorique. La légende va droit au but en nous offrant des rois quasi-immortels¹⁰. De la même manière, elle présente sous l'aspect d'une réalisation effective d'autres exigences idéales du pouvoir royal : l'omniscience, que le Prêtre Jean tire de son miroir universel des affaires politiques ; la surhumanité du Prince, ici inscrite dans la hiérarchie des substances plaçant entre ciel et terre le lieu du pouvoir.

Circulairement, les monarques historiques ont pu mettre en jeu de façon délibérée les significations, déjà données dans leur culture, susceptibles d'affirmer leur légitimité.

Il serait vain de se demander si la cour céleste du ch. IV de l'Apocalypse reflète une cour terrestre ou si c'est plutôt le contraire : les mêmes contraintes régissent ces deux mises en scène du pouvoir, sans que l'une soit le modèle de l'autre. Le rituel engendre la supériorité hiérarchique (la transcendance ?) de celui qu'il place en son centre parce qu'il joue sur les oppositions du haut et du bas, de l'immobilité et du mouvement, de la lumière et de l'ombre, du monstrueux et du "normal", du gratuit et de l'utilitaire etc. Les fastes imaginaires de la cour du Prêtre Jean, quant à eux, désignent inséparablement l'idéal d'une cour terrestre et l'accès à une sacralité qu'elle gagne à figurer tout ce que l'on pouvait imaginer du ciel.

Et pourtant, il est une nécessité politique de l'accès des rois au sacré qui doit heurter sinon l'essence du christianisme (où est-elle ?), du moins le jeu lui aussi politique de l'Eglise. La solution occidentale du problème, différente de celle de l'Empire d'Orient, ne va pas sans difficultés : sacré comme un évêque par un évêque, le roi de France est-il un prêtre ? Le pouvoir temporel est-il soumis au pouvoir spirituel ? C'est en ces termes que le débat a été soulevé dans l'entourage des rois médiévaux, et les historiens les ont eux-mêmes très souvent adoptés. Sont-ils les seuls dans lesquels il faut poser, concernant le Moyen Age, le problème de la sacralité du pouvoir royal ? La *Lettre* suggère une perspective différente : de même qu'elle nous offre, au lieu de *regalia* explicites, le tissu symbolique complexe d'un *monde des rois*, de même, elle auréole de sacralité l'empereur mythique sans recourir explicitement à la figure du *rex sacerdos*.

Le Prêtre Jean représente peut-être l'idéal d'un roi *sacré chrétien* - un idéal très partiellement réalisé dans l'histoire et auquel la fiction légendaire, dans l'ambiguïté même de ses rapports avec le réel, donne corps. Il est ainsi très significatif que cette construction n'emprunte aucun des traits historiques de la *consécration* explicite des rois chrétiens, mais inscrive simplement la royauté dans une vision du monde compatible à la fois avec le christianisme et les exigences politiques du pouvoir royal. Quant au fond, les moyens de faire exister le sacré (par le rituel, la construction de l'espace, le maniement de substances valorisées, les effets de miroir entre l'être sacré et les réalités qui l'entourent) sont les mêmes, qu'il s'agisse d'un dieu, d'un prêtre ou d'un roi. Simplement, on peut prêter à Dieu -et au Prêtre Jean- des caractères inaccessibles à un simple mortel. Il faudrait donc penser les "pratiques royales" des souverains historiques comme des approximations de cet idéal, les ressources du symbolisme suffisant souvent à produire un résultat identique.

Cependant, la légende du Prêtre Jean que nous livre la *Lettre* avoue elle-même les limites du projet qui lui donne sens. Bien qu'elle présente ce lointain royaume comme réel, il est très probable que l'accumulation des merveilles les plus inouïes ait découragé l'adhésion naïve des lecteurs¹¹. Elle ne parvient pas non plus à donner du personnage -et en particulier de ses rapports avec le sacerdoce - une représentation entièrement

cohérente. Que penser enfin de la présence insistante de la magie dans les manifestations de la puissance du monarque ? L'ombre du roi-magicien ne vient-elle pas obscurcir la pureté de ses rapports avec le ciel, comme si la sacralité de la figure royale, avec toutes ses ambiguïtés, se suffisait à elle-même ?

Telle est peut-être la singularité de la légende, apte, comme le mythe, à mettre en jeu des réseaux symboliques riches de sens sans pour autant susciter une croyance littérale. Comme le mythe aussi, elle se cristallise autour d'une contradiction -ici, celle "du sacerdoce et de l'empire"¹² – sans parvenir entièrement à la résoudre : la sacralité de la fonction impériale incarnée par le Prêtre Jean ne correspond guère à celle que l'Eglise pouvait reconnaître à un souverain chrétien. Est-ce parce que la figure du parfait roi chrétien échappe nécessairement à l'horizon de l'histoire ? Ou parce qu'on ne peut que rêver le Roi ? Si la *Lettre du Prêtre Jean* constitue l'une des plus riches cristallisations de cet imaginaire royal dans la mesure où elle décrit un souverain fictif, il reste que des lambeaux de ce rêve ont contribué à rendre possible le règne des rois historiques.

Notes

1. Sur les sources de la légende et les modèles historiques possibles du Prêtre Jean, cf. J. Richard, 1957 ; L. Hambis, 1957 ; J.-P. Roux, 1985 : 77-80. Plusieurs aspects du personnage sont étudiés dans mon livre *Odeurs de sainteté...* (1990), dont je prolonge ici certaines analyses.

2. La collecte pratiquée par Joan Amades en Catalogne au début du siècle offre à cet égard un exemple intéressant : on y trouve en effet une légende à propos de l'arbre de vie reprenant très exactement une interpolation de la *Lettre*, mais privée de toute référence au Prêtre Jean (Amades, 1950 : 1127).

3. L'édition de F. Zarncke tient compte de la diversité des manuscrits les plus anciens en juxtaposant différentes versions inconciliables. En ce qui me concerne, je cite indifféremment les unes et les autres dans la mesure où elles relèvent toutes de la même démarche. Sauf mention explicite d'une édition française, toutes mes références à la *Lettre* sont traduites de l'édition Zarncke. Le texte n'étant pas très long, j'ai jugé inutile de reporter les pages.

4. Cf. Jean de Mandeville, 1953, *passim* (rappelons que "Jean de Mandeville" est le nom d'emprunt de l'auteur, très probablement un médecin liégeois connu sous le nom de Jean à la Barbe); Wolfram d'Eschenbach, 1977, II; Jean de Hildesheim, 1886 : 258 ; Piloti, 1958 : 130. Des doutes très sérieux sur la réalité du grand empire chrétien furent émis par Guillaume de Rubrouck dès les années 1250, mais les témoignages (pourtant évasifs) de Marco Polo donnèrent un nouveau souffle à la légende.

5. Judas Macchabée : *Perlesvaus*, in *La légende arthurienne* , 1989 : 149 ; Frédéric II : Kantorowicz, 1987 : 331-336. Sur les relations au monde des oiseaux et leur rôle dans

un parcours initiatique souvent mis en rapport avec la question de la royauté, cf. les travaux de Daniel Fabre, en particulier Fabre 1988 et 1991.

6. Je ne puis ici donner un aperçu, même partiel, des travaux sur cette question. Concernant précisément le sacerdoce des rois, le livre de Marc Bloch (1924, rééd. 1983) reste fondamental.

7. Sur les catégories du merveilleux et du miraculeux, cf. J. Le Goff, *in* M. Akroun *et alii*, 1978 : 61-73.

8. Sur les "merveilles" des cérémonies de couronnement, cf. S. Bertelli, 1990 : 87-114 et *passim*, qui propose une analyse souvent très convaincante de la valeur symbolique de ces pratiques. Les allusions rituelles à l'immortalité des rois sont tout particulièrement analysées par E. Kantorowicz, 1989 : 238-315.

9. Cité et décrit par S. Bertelli, 1990 : 14.

10. Le Graal confère au roi qui en a la garde une immortalité comparable à celle du Prêtre Jean. De même, la légende prête volontiers aux grands souverains (tel Charlemagne) une longévité exceptionnelle. Citons enfin le motif très courant du roi non pas mort, mais caché ou endormi, dont on attend le retour.

11. Il est difficile d'évaluer le crédit que pouvaient avoir au Moyen Age certains thèmes légendaires présents dans la *Lettre* (tel celui des Amazones) directement empruntés à la mythologie antique. Quelques uns des prodiges semblent du moins appartenir à l'univers des utopies burlesques et autres "mondes à l'envers" : ainsi les "merles blancs" et "cigales muettes" mentionnés dans les premières éditions.

12. J.-P. Roux (1985 : 77 et 79) n'hésite pas à voir dans la *Lettre* un texte de propagande impériale. Son auteur serait sans doute, selon lui, un chanoine de Metz, "un fidèle de Barberousse". La *Lettre* aurait été soutenue et diffusée par le camp impérial, malgré les réserves de Rome. Mon analyse du contenu rejoint sur l'essentiel ces indices historiques, tout en invitant à valoriser la subtilité de la démarche proposée par un texte qui reste aux yeux de J.-P. Roux "un très mauvais faux".

Ouvrages cités

Editions de la *Lettre* :

JANNET, P., ed.

1853 *Nouvelles de la terre du Prestre Jehan*, appendice à *La nouvelle fabrique des excellens traits de vérité*, de Ph. d'Alcricpe, Paris, Bibliothèque Elzévirienne, pp. 194-213.

JUBINAL, A., ed.

1875 *Lettre de Prestres Jehans à l'Empereur de Rome*, Addition au T. III des *Œuvres complètes de Rutebeuf*, Paris, Bibliothèque Elzévirienne, pp.355-375.

ZARNCKE, F., ed.

Der Prester Johannes

1879 In *Abhandlungen der kgl. sächs. Gesellschaft*, XVIII (= *Phil.-hist. Klasse*, VII), pp. 909-924.

Autres références

ALBERT, J.-P.

1990 *Odeurs de sainteté. La mythologie chrétienne des aromates*, Paris, Editions de l'EHESS.

AMADES, J.

1950 *Folklore de Catalunya*, T. II, *Rondallistica*, Barcelone, Editorial Selecta.

ARKOUN, M. ; LE GOFF, J. ; FAHD, T. ; RODINSON, M.

1978 *L'étrange et le merveilleux dans l'Islam médiéval*. Paris, éditions J. A.

BERTELLI, S.

1990 *Il corpo del re. Sacralità del potere nell'Europa medievale e moderna*, Florence, Ponte Alle Grazie.

BLOCH, M.

1983 *Les rois thaumaturges*, préface de J. Le Goff. Paris, Gallimard.

FABRE, D.

1988 "Le Maître et les oiseleurs", in A. Perbosc, *Le langage des bêtes, Mimologismes populaires d'Occitanie et de Catalogne*, Carcassonne, GARAE/HESIODE.

1991 "Une enfance royale", *Ethnologie Française* (à paraître).

Jean de HILDESHEIM

1886 *The Three Kings of Cologne*. Londres, Ed. Hortsman.

KANTOROWICZ, E.

1987 *L'Empereur Frédéric II*, Paris, Gallimard (1^e publication : 1927).

1989 *Les Deux Corps du Roi*, Paris, Gallimard (1^e éd. : 1957).

HAMBIS, L.

1957 "La légende du Prêtre Jean", *La Tour Saint-Jacques*, Paris, 8, janv.-fév., pp.36-41.

Légende arthurienne (La)

1989 Edition établie sous la direction de D. Régner-Bohler. Paris, Robert Laffont.

MANDEVILLE, J. de

1953 *Mandeville's Travels*, éd. Malcolm Letts, Londres, Haklyut Society, vol. II

PILOTI, E.

1958 *Traité d'Emmanuel Piloti sur le Passage en Terre sainte, 1420*, éd. P.-H. Dopp. Paris-Louvain, Editions Nauwelaerts.

RICHARD, J.

1957 "L'Extrême Orient légendaire au Moyen Age : Roi David et Prêtre Jean",
Annales d'Ethiopie, II, pp.225-244.

ROUX, J.-P.

1985 *Les explorateurs au Moyen Age*. Paris, Fayard

Wolfram d' ESCHENBACH

1977 *Parzival* , trad. E. Tonnelat. Paris, Aubier-Montaigne, 2 vol.